

# Le djihad sans voile

## THÉÂTRE

ARTHUR SENTE

«**E**xpliquer, c'est déjà vouloir un peu excuser.» Il faut voir dans cette affirmation, que l'on doit à un certain Manuel Valls, toute la philosophie inverse de celle qui a guidé l'écriture de «La Route du Levant», pièce qui sera dévoilée ce jeudi en première belge au Théâtre National après avoir été présentée à Avignon l'été dernier. Partie de la plume du dramaturge suisse Dominique Ziegler (fils du sociologue tiers-mondiste Jean Ziegler) et mise en scène par le Belge Jean-Michel Van Den Eeyden, directeur artistique du Théâtre de l'Ancre, l'œuvre s'attache à disséquer dans toute sa complexité le processus de basculement vers une pensée religieuse radicale, sans tomber dans le piège de la complaisance ou de la victimisation.

Dans ce huis clos reprenant les codes du polar et dont la genèse remonte à l'avant-Charlie Hebdo, on assiste dans un sombre commissariat à la confrontation entre un jeune candidat au djihad (planté par Gregory Carnoli) et un policier (Jean-Pierre Baudson) déterminé à confondre ses projets. L'un est un citoyen «de souche», biberonné à un mode de vie à l'occidentale qu'il a rejeté en bloc depuis qu'il s'est converti à l'Islam (à l'exception d'une paire de Nike nécessaire, selon lui, pour fouler dignement la Terre sainte). L'autre est un garant de l'ordre républicain, jouant les éducateurs et vantant les vertus du contrat social tout en se permettant quelques écarts avec la loi qu'il représente.

De cet échange tout en contradictions resurgissent les raisons qui ont poussé le jeune homme à abandonner son ancienne vie pour se lancer dans une entreprise de mort. L'Occident, avec son matérialisme, sa géopolitique «réaliste» et son passé colonial en prend pour son grade. L'hypocrisie de l'islamisme radical et la tentation de la solution sécuritaire ne sont pas épargnées non plus. «Je n'ai pas envie d'excuser les djihadistes dans leur folie, mais ce que j'essaie de comprendre c'est la raison pour laquelle des jeunes qui subissent à peu près la même éducation que nous tous, dans leur parcours de vie dans la société occidentale, franchissent le cap. Et pourquoi, de l'autre côté, on n'est pas capable de créer les conditions d'un monde meilleur», explique Dominique Ziegler.

### Face au doute

Après avoir abordé la thématique de la délinquance juvénile avec «Un homme debout» (en collaboration avec l'ex-détenu Jean-Marc Mahy), se pencher sur le thème de la radicalisation sonnait comme une évidence pour Jean-Michel Van Den Eeyden: «C'était peut-être pour moi une suite logique par rapport au fait d'être en décrochage avec la société», explique le metteur en scène. La pièce de Dominique Ziegler m'intéressait parce qu'elle amenait certains éléments qui pouvaient nous permettre de comprendre une part d'incompréhensible.»

Polar haletant et sans concessions s'attaquant au phénomène de la radicalisation, «La Route du Levant», du Suisse Dominique Ziegler, est aussi une mise en garde face à la tentation du tout-sécuritaire.

«**Pourquoi des jeunes qui ont la même éducation que nous tous basculent? Et pourquoi n'est-on pas capable de créer les conditions d'un monde meilleur?»**

Si la pièce touche du doigt certaines racines du mal, elle se garde bien de tirer des conclusions, voire de proposer ne serait-ce que des ébauches de solutions. «On a vraiment du mal à se positionner et c'est ce que j'aime le plus dans cette pièce, c'est qu'elle n'est ni simpliste, ni manichéenne», poursuit Jean-Michel Van Den Eeyden.

La fin de l'intrigue policière, qui reste le fil rouge de la pièce, laissera d'ailleurs le spectateur face à ses propres doutes. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien qu'elle est suivie d'une discussion avec le public, voulue par le metteur en scène. «J'avais envie que le spectateur puisse intervenir, poser ses questions et avoir un moment de dialogue. C'est le plus compliqué actuellement dans notre société, trouver des moments de discussion.»

«La Route du Levant», du 11 au 24/1 au Théâtre National, puis du 26/2 au 1/3 au Théâtre de l'Ancre.

### EXTRAIT

«DÉMERDE-TOI!»

«C'est sûr, on a tous les mêmes chances au départ! Qu'on soit le fils de rupin dans le 16<sup>e</sup> avec la thune qui tombe du ciel et la voie royale tracée sans en glander une, ou qu'on soit né dans le trou du cul d'une banlieue. J'veux bien discuter mais ne me balance pas de conneries. Entre la tête de con du fils de Sarko et moi dans ma cité avec mes vieux et leur salaire de merde, ce n'est pas les mêmes chances au départ. 2% des gars partent avec les bonnes cartes en main. Le reste, c'est «démerde-toi».

## Les théâtres français s'autocensurent et ne programment pas la pièce

### POLÉMIQUE

Malgré sa présentation en Avignon, la pièce n'est pour l'instant pas programmée en France. Là où l'auteur tend à y voir une forme d'autocensure propre à l'Hexagone, le metteur en scène Jean-Michel Van Den Eeyden relativise pour sa part les différences entre la France et la Belgique.

Plutôt bien reçue par la critique lors de sa présentation à Avignon et doublement programmée en Belgique, «La Route du Levant» n'a pas eu le même accueil en France, où elle n'est proposée pour l'instant par aucun théâtre. Le journaliste français Quentin Guillon s'est d'ailleurs penché sur le sujet dans le cadre d'un article à paraître dans Télérama. Lors de ses recherches, ce dernier dit avoir constaté une certaine frilosité dans le chef des théâtres français. Chose dont atteste Dominique Ziegler, qui a d'abord monté et présenté seul une première mouture de la pièce.

«Les premières propositions que j'ai faites ont été refusées», raconte l'auteur. «Certains théâtres m'ont dit qu'ils avaient peur que la pièce soit mal comprise par les islamistes près de chez eux. Inversement, d'autres avaient peur que ça soit mal compris par les garants de l'ordre républicain purs et durs. Donc, il s'agit plus de formes d'autocensure de la part des responsables de théâtre que d'une censure à proprement parler.» Et le dramaturge d'avancer que le

théâtre français n'aime pas (ou plus) gratter les thèmes politiquement chauds. «Il me semble que dans les analyses politico-médiatiques, les commentaires sont plus nuancés en Belgique qu'en France. En France, même les gens de gauche sont influencés par la pensée social-démocrate, la pensée vallsienne.»

Jean-Michel Van Den Eeyden, metteur en scène belge de la pièce, reste cependant prudent quand il s'agit de dresser une ligne de démarcation entre les deux pays, rappelant que si la pièce va être jouée dans deux théâtres (dont le sien), c'est aussi grâce à l'implication et l'amitié artistique de Fabrice Murgia (directeur du Théâtre National), qui a coproduit le spectacle. «Je sens qu'il y a une frilosité, mais qui est pour moi identique.» Il ajoute qu'il y a eu des demandes en France, mais trop peu pour y envisager une tournée. Sans manquer de préciser que c'est de toute façon au sein des écoles qu'il espère avant tout toucher son public.

A.S.

«**Il s'agit plus de formes d'autocensure de la part des responsables de théâtre que d'une censure à proprement parler.»**



«**Cette première au KVS, c'est énorme! Comme un rêve qui me serait tombé dessus. Une reconnaissance de mon identité globale.»**

Cette diversité, Sylvie Landuyt l'incarne à la perfection. Originaire d'Ypres et néerlandophone d'origine, l'artiste pratique un théâtre féministe et n'hésite pas à se déclarer «plus masculine que femme». «Cette première au KVS, c'est énorme! Comme un rêve qui me serait tombé dessus», déclare

celle qui est directrice du secteur théâtre à Arts<sup>2</sup> à Mons mais a entendu parler le patois flamand toute son enfance. C'est une reconnaissance de mon identité globale.» Le pitch de «Do You Wanna Play with Me?»? Un père absent, une mère addict aux sites de rencontres, une fille mal dans son corps qui se découvre libido et sex-appeal en réalité virtuelle, un fils qui subit le porno online... Un tout en interaction avec le public et dans le langage particulier de Sylvie Landuyt, un langage «à trous» dans lequel les mots cèdent souvent leur place aux corps, à la musique et à la vidéo pour mieux se faire entendre. Au KVS, le réel se vit au pluriel.

ISABELLE PLUMHANS

Du 18 au 21/1 au KVS (Bruxelles). Du 30/1 au 02/2 sur MARS (Mons).



## L'Écho de Flandre

Au KVS, c'est version française, ondertiteld

Le KVS souhaite relier les deux communautés linguistiques par le théâtre et s'ouvrir ainsi à la diversité de Bruxelles. Un pari que concrétise la première francophone du «Do You Wanna Play With Me?» de Sylvie Landuyt.

Cette semaine, le Koninklijke Vlaamse Schouwburg accueille les répétitions du «Do You Wanna Play with Me?» de Sylvie Landuyt. Sa première s'y jouera jeudi prochain, en français sous-titré flamand. L'auteure, metteuse en scène et comédienne est en effet francophone: elle écrit et dirige dans la langue de Molière. Comme Pitcho Womba Konga, Yassin Mrabtifi ou Jessica Fanhan, Sylvie Landuyt est l'une des artistes francophones accueillis au KVS, théâtre flamand du centre de Bruxelles. Un accueil qui re-

flète la politique d'ouverture du lieu et la philosophie de son nouveau directeur, Michael De Cock. Romaniste, ce dernier est forcément sensible au français. Mais sa volonté d'ouvrir son théâtre à des artistes francophones va plus loin. En 2006, son prédécesseur Jan Goossens avait, avec Jean-Louis Colinet, alors directeur du théâtre National, lancé «Toernee General»: un cycle de programmation commune entre les deux lieux que Michael De Cock prolonge encore davantage. L'accueil reflète pour lui la diversité et le multiculturalisme global de Bruxelles.